

Les fascicules des **BIC**

# NÉOLIBÉRALISME ET AGRICULTURE



BRIGADES D'INFORMATION CITOYENNE

# NÉOLIBÉRALISME ET AGRICULTURE

## Le complot

On n'a pas le choix, nous rebâche-t-on :

- À cause de la mondialisation ;
- À cause des exigences des consommateurs ;
- À cause de la nécessité de nourrir la planète ;
- Même si on détruit les sols ;
- Même si on contamine l'eau potable et l'eau tout court ;
- Même si on déstructure les agricultures locales ;
- Même si on fait disparaître les fermes familiales et vide les villages ;
- Même si on atteint la santé des gens jusque dans leur système immunitaire et leur faculté de se reproduire ;
- Même si on compromet la diversité biologique et la sécurité alimentaire ;
- Même s'il faut détruire les campagnes ;
- Même si on concentre le contrôle du vivant, de l'agriculture et de l'alimentation dans les mains de quelques multinationales ;
- Même si on doit dénaturer la nature pour la plier aux exigences de cette marchandisation de tout ;
- Même s'il faut écraser tous les citoyens qui protestent et défendent leur « pays » ;
- Même s'il faut y engloutir l'argent public.

Roméo Bouchard

Extrait de « Plaidoyer pour une agriculture paysanne »

## La marche du progrès

La domestication de certaines espèces végétales et animales est à l'origine des activités agricoles de l'humanité. L'organisation sociale humaine en était alors à ses premiers balbutiements. L'objectif premier de cette agriculture naissante était avant tout de fournir une partie de l'alimentation nécessaire à la survie des membres de ces premières communautés.

Depuis cette lointaine époque, bien des choses ont changé. L'organisation de la production alimentaire n'y a pas échappé. Graduellement, au Québec comme un peu partout sur la planète, l'agriculture de subsistance a évolué vers une agriculture productiviste, c'est-à-dire dont le seul but est la production la plus grande pos-

sible. À un point tel que l'on peut affirmer aujourd'hui que l'objectif principal des activités agricoles du XXI<sup>e</sup> siècle est maintenant le profit ; la fonction de nourrir les communautés est devenue accessoire ou un sous-produit d'une activité purement économique.

## La jeune fille aux cheveux d'or



N'en déplaise aux romantiques remplis d'aise par l'image sympathique de la jeune fille aux cheveux d'or portant au bras son panier d'œufs fraîchement ramassés, l'agriculture est maintenant devenue une question de gros sous, le fait d'entreprises préoccupées par les rendements et les économies d'échelle, soumises à l'appétit de bénéfices des actionnaires et aux objectifs d'exportation sur les marchés internationaux. Les denrées de base se transigent à la Bourse, les prix suivent les courbes de l'offre et de la demande, les décisions de l'Organisation des pays exportateurs de pétrole (OPEP) se répercutent au supermarché et la jeune fille aux cheveux d'or s'est inscrite à l'université pour compléter une maîtrise en administration.

### Comment en sommes-nous arrivés là ?

La mondialisation du commerce et des marchés agricoles a eu des incidences profondes sur le Québec rural. Selon Jacques Proulx, autrefois président de l'Union des producteurs agricoles (UPA) et aujourd'hui animateur de Solidarité rurale du Québec, les grands établissements industriels se sont multipliés au Québec. Soutenus par de puissantes sociétés, souvent des multinationales, ces établissements ont fait le choix d'une agriculture standardisée, industrielle, pour produire poulets, porcs et bœufs en série, comme des voitures ou d'autres produits de consommation. La rentabilité leur tient lieu de norme de production. On a recours aux technologies les plus avancées : pesticides, antibiotiques, monocultures, organismes génétiquement modifiés.

Mais il fallait bien, direz-vous, améliorer l'efficacité de production des fermes pour continuer à nourrir la population. Car depuis les 50 dernières années, le nombre de fermes au Québec ne cesse de diminuer. Pendant cette période, leur nombre est passé de 140 000 à 31 000. La population rurale ne représente plus que 20 % de la population totale et les agriculteurs ne représentent plus que 10 % de la population

rurale ! Pendant ce temps, nous voulions toujours, collectivement, des aliments en quantité et à bon prix. Afin de suffire à la demande, comme leur nombre diminuait de manière importante, les fermes ont dû augmenter les superficies cultivées, le nombre d'animaux en élevage, le capital investi. La course au productivisme était alors lancée.

**Il coûterait aujourd'hui à une personne partant de rien entre 1 et 2 millions de dollars pour se lancer en production pour une ferme d'une quarantaine de bonnes vaches laitières. Et dire que l'on continue à nous faire croire qu'il est possible et facile de se lancer en affaires !**

Il y a toutefois un pas important entre des fermes plus performantes pour suffire à la demande et une approche néolibérale dictant sa manière impersonnelle de faire les choses. Il faut refuser de franchir ce pas à la légère. De plus, le choix pour l'avenir ne consiste pas seulement à favoriser l'une ou l'autre de ces deux options. D'autres avenues sont également possibles...

## **Ne confions pas au renard la garde du poulailler**

Sur la scène internationale, les tenants du néolibéralisme ne jurent que par l'entreprise privée et l'abolition des frontières commerciales et des irritants à la libre circulation des marchandises telles les normes environnementales. Les multinationales de la production et de la distribution alimentaire salivent à la perspective d'écouler leurs marchandises standardisées, inodores et sans saveur dans des marchés libres de toutes contraintes, sans égard aux conséquences sur les ressources naturelles, sur le tissu social et la santé des populations.

Plus près de nous, les industriels de l'agro-alimentaire ont les coudées franches. Les intégrateurs en sont un bel exemple. Un intégrateur est une personne ou une entreprise qui cherche à contrôler l'ensemble des étapes de production et de transformation d'un aliment. Le même intégrateur contrôle ainsi l'élevage des animaux, leur alimentation et leur mise en marché.

La ferme industrielle moderne est une entreprise commerciale. Elle se spécialise dans une production selon des règles strictes. Elle obéit à la logique de la rentabilité marchande. Les méga-élevages intensifs de poulets, de porcs, de bovins, de veaux sont généralement des élevages dits « sans sol », l'unité d'élevage n'ayant pas les terres nécessaires pour produire l'alimentation du bétail et pour épandre leurs



déjections. L'alimentation provient des grandes meuneries. La main-d'œuvre est à salaire ou à forfait lorsque l'éleveur travaille à contrat pour l'intégrateur. L'intégrateur fournit les animaux, l'abattoir et tous les intrants : plans et matériaux de construction, alimentation, médicaments, services conseils et même parfois le financement ; l'éleveur construit ses bâtiments, dispose du fumier et reçoit un certain montant par animal produit.

Dans un tel contexte, qui se soucie du bien-être des animaux, de la provenance de leur alimentation, de la pollution de la nappe phréatique et des cours d'eau ? Comme les animaux vivent en captivité et que l'on a de moins en moins besoin de pâturages et de fourrages, on élimine les rotations de culture, nécessaires à la régénération des sols, en faveur de monocultures de céréales, lesquelles exigent à la longue de plus en plus d'engrais et de pesticides et dégradent rapidement les sols.

Le système d'intégration est aussi à l'œuvre dans les productions maraîchères et fruitières. Ces intégrateurs sont soit des hommes d'affaires à succès, soit des coopératives agricoles ou des multinationales. Ils font des profits à tous les niveaux, car en plus de posséder le produit et d'encaisser les assurances et les subventions gouvernementales, ils vendent les intrants et contrôlent les entreprises de transformation.

## La stratégie du **BAND-AID**

Si l'on se blesse en effectuant une tâche quelconque, quoi de plus normal que de couvrir la plaie avec un pansement. Si, par contre, l'on se blesse à répétition, faut-il se munir de plus gros pansements révolutionnaires ou repenser sa façon de travailler ?

Le monde de l'agroalimentaire a plutôt tendance à accepter des solutions en apparence « révolutionnaires » plutôt que de revoir les façons de faire :

- Pour augmenter les rendements, **il faut utiliser des semences hybrides** (issues de croisements complexes connus seulement des vendeurs de semences) ; de cette façon, le vendeur est assuré que ses clients reviennent d'année en année car le producteur ne peut plus conserver une partie de sa récolte pour ensemercer à nouveau ses champs.
- Pour faciliter l'épandage d'herbicides sans affecter la plante en culture, **il faut utiliser de nouvelles semences génétiquement modifiées** pour résister à l'herbicide ; comme par hasard, la semence et l'herbicide en question sont vendus par la même multinationale.
- Pour mieux gérer les quantités phénoménales de déjections animales, il faut construire de plus grandes fosses à fumier à grand renfort de subventions gouvernementales et faire ingérer aux animaux des enzymes qui diminuent le potentiel polluant de leur fumier. Comme dirait mon grand-père : « C'est l'bout d'la marde ! »

D'autres aberrations du système se présentent sous la forme de solutions séduisantes :

- Les coûts de recherche universitaire explosent, qu'à cela ne tienne : il suffit de faire subventionner la recherche par l'entreprise privée ; ainsi, la nature des recherches sera orientée par les bénéficiaires mêmes de la recherche.
- Les bénéfices des supermarchés de l'alimentation stagnent : il suffit d'ouvrir les grandes surfaces entrepôts qui achètent au meilleur prix (au détriment des producteurs) et qui vendent sans service à la clientèle (au détriment des consommateurs).
- Les campagnes se vident de leur population active et des services : il suffit de revitaliser le milieu en produisant plus pour satisfaire les marchés d'exportation ; évidemment les surplus de fumier créés ne partent pas avec les jambons vers les États-Unis ou le Japon !
- Afin de rendre moins polluantes les millions d'automobiles circulant sur nos routes, il est prévu de mélanger à l'essence un certain pourcentage d'éthanol (ce type d'alcool est obtenu par fermentation et distillation de matières végétales) ; l'objectif est d'utiliser des plants de maïs ; ce que l'on oublie de mentionner est que cette culture est très exigeante pour les sols, nécessite de grandes quantités d'engrais et de pesticides de synthèse, en plus du fait d'utiliser des terres agricoles pour d'autres fins que celle de l'alimentation.

Des exemples de ce genre pourraient noircir des pages et des pages de textes. Mais la lecture deviendrait rapidement ennuyante. Les méfaits du néolibéralisme s'insinuent effectivement depuis le fond des rangs jusque dans nos assiettes. Les conséquences sociales et économiques peuvent être dévastatrices sur la population et sa santé à long terme.

## Des fraises fraîches à l'année

On peut avoir envie, en plein cœur de l'hiver québécois, d'ajouter des fraises produites au Chili pour agrémenter la fin d'un repas en famille ou entre amis ; les fèves de cacao produites en Afrique donnent beaucoup de satisfaction aux personnes à la « dent sucrée ». Il est difficile de blâmer une personne de se payer une petite gâterie à l'occasion ; à la condition d'être pleinement conscient de l'impact de notre achat sur l'environnement...

Après avoir considéré les conditions dans lesquelles la travailleuse ou le travailleur de ses lointaines contrées a effectué son labeur, il serait également révélateur d'évaluer l'impact environnemental de ce petit geste anodin. Le bilan énergétique (ou le calcul de dépense énergétique en énergie fossile) en est tout simplement catastrophique, mais on ne nous en parle à peu près jamais.

Faire le bilan énergétique consiste à tenir compte des dépenses en énergie fossile (pétrole) dans chacune des étapes nécessaires pour obtenir le produit :

- la fabrication des engrais synthétiques utilisés et leur transport jusqu'au lieu de la culture ;
- l'épandage de ces engrais par la machinerie spécialisée ;
- la fabrication des pesticides de synthèse et leur transport jusqu'au lieu de la culture ;
- l'épandage de ces produits par la machinerie spécialisée ;
- l'équipement motorisé pour la récolte ;
- la fabrication des barquettes et de l'emballage plastifiés ;
- le transport au lieu d'embarquement (ex. : port maritime) ;
- le transport jusqu'au lieu de débarquement (ex. : port de Montréal) ;
- le transport jusqu'au point de vente.

Ce petit exercice, très incomplet, permet tout de même de mesurer l'ampleur des impacts environnementaux que cet achat anodin fait subir à la planète.

Voyons maintenant ce qu'il se passe plus près de nous, et ce, sur une base régulière et à longueur d'année. Le poulet dans votre assiette ne présente pas lui non plus un bilan énergétique très reluisant. La même démonstration peut s'appliquer avec la majorité des aliments qui se retrouvent sur nos tables. Dans le cas du poulet, il a fallu :

- cultiver les céréales constituant son alimentation (dans les Prairies ou plus loin) ;
- transporter les céréales sur de grandes distances ;
- transformer dans une meunerie les céréales en moulée ;
- transporter son alimentation au lieu d'élevage (Bas-St-Laurent ou ailleurs) ;
- amener les poussins du couvoir spécialisé au lieu d'élevage ;
- transporter les animaux engraisés à l'abattoir ;
- emballer le produit dans des barquettes synthétiques avec un film plastifié ;

- transporter le produit fini aux entrepôts d'un grossiste (Montréal ou Québec) ;
- transporter le tout au point final de vente au détail.

Ironiquement, rien n'exclut la possibilité qu'une tranche de bacon chemine de la même manière jusque dans le frigo de l'éleveur du porc d'où vient la tranche de bacon ou qu'un litre de lait voyage jusqu'au moment d'agrémenter les céréales du producteur laitier.

Mais au fait, quel chemin ont parcouru ces céréales ? Et surtout, qui peut bien profiter d'un tel système ?

**Actuellement, en Inde, l'agriculteur produit seize calories alimentaires avec une seule calorie investie en énergie fossile. Aux États-Unis, pour la même calorie investie, on ne produit que 0,5 calorie alimentaire.**

Et certains diront que ces paysans indiens sont « des arriérés » ! Ils mériteraient peut-être une chaire dans nos universités.

## Ramener les bœufs devant la charrue

L'agriculture marchande détourne l'agriculture de sa fonction première, qui n'est pas de faire des profits, mais de nourrir la population et d'occuper le territoire

où elle s'exerce. Ne considérer l'agriculture que du seul point de vue économique et assujettir les agriculteurs, le milieu rural, les sols, les animaux et la nature en général aux seuls objectifs mercantiles ne peuvent que conduire à la destruction du milieu rural et de la santé collective. Afin de remettre un peu d'ordre dans le système, il faut replacer l'humain au centre des préoccupations.

Depuis un certain temps, de nombreux groupes d'agriculteurs dénoncent la direction prise par l'industrie agroalimentaire. Ils font le choix d'une agriculture durable, respectueuse des ressources et des humains qui la pratiquent autant que de ceux qui en consomment les produits. Ils refusent les recettes préparées par les multinationales et optent pour la transformation et la mise en marché locale ou régionale de denrées saines et de qualité. Encouragés par les André Pochon, les





José Bové et les Roméo Bouchard, ils choisissent un chemin alternatif pour progresser dans leur métier dont ils sont profondément épris.

Ils prennent parti pour la production alimentaire biologique, écologique ou raisonnée. Ils préfèrent pratiquer une agriculture diversifiée sur des fermes familiales à dimension humaine. Ils acceptent de tolérer un certain seuil de mauvaises herbes (bien mal nommées d'ailleurs) dans leurs champs. Ils s'assurent du bien-être de leurs animaux. Ils visent à optimiser leurs rendements plutôt que de maximiser les profits. Ils réfutent les critiques de retour en arrière, convaincus de pratiquer l'agriculture de demain...

**Les chiffres parlent ! Aux États-Unis, plus la taille d'une exploitation agricole est grande, moins elle produit à l'acre. Voir le tableau suivant :**

<b>Taille et rendement à l'acre des exploitations agricoles aux États-Unis (1992)</b>		
Taille (acres)	Rendements bruts moyens	Rendements nets moyens
4	7424 \$	1400 \$
27	1050	39
58	552	82
82	396	60
116	322	53
158	299	55
198	269	53
238	274	56
359	270	54
694	249	51
1354	191	39
6709	63	12

Source : U.S. Agricultural Census, 1992

1 acre = 0,405 hectare

## Des choix réfléchis

Jusqu'à maintenant, nous avons vu ce qui arrive lorsque l'on fait aveuglément confiance au système de production alimentaire en place. Ce faisant, nous nous sommes en quelque sorte éloignés de l'origine de notre nourriture. La portion de poulet rôti ou frit offert au menu vient d'un animal vivant que l'on a nourri pendant quelques semaines ; quelqu'un, quelque part, s'est attaqué à la tâche de l'abattre, de l'éviscérer et de le préparer pour la cuisson ; le prix que nous payons pour l'obtenir reflète sa qualité, son origine et le chemin qu'il a parcouru entre l'œuf et la table. Imaginons maintenant les conséquences possibles si nous nous mettions en tête de réfléchir sur la provenance et la qualité de notre nourriture, sur les impacts environnementaux et sociaux de nos choix alimentaires.

Évidemment, selon l'adage populaire, les goûts ne sont pas à discuter ; mais on peut les cultiver. Si, en plus, on développe un goût pour une alimentation saine



produite dans un contexte de développement durable, nos choix serviront notre santé et notre conscience environnementale collectives. En d'autres mots, il s'agit simplement de consommer de façon responsable.

## De l'œuf à la table

Voici quelques exemples de questions à se poser au sujet de la douzaine d'œufs offerte chez votre marchand habituel (il faut noter que le marchand ou son employé, si vous réussissez à les voir, sera vraisemblablement incapable d'y répondre) :

- D'où viennent-ils ? Si l'emballage porte la mention « produits au Canada », il y a de fortes chances que les œufs ont passablement voyagé avant de se retrouver dans le comptoir réfrigéré.
- Dans quelles conditions les poules qui les ont pondus vivaient-elles ? Le nombre d'emballages de même provenance présents dans le comptoir réfrigéré indique qu'il y a de fortes chances que les œufs sont issus d'un élevage de type industriel.
- En les achetant, à qui la vente profitera-t-elle ? Il faut faire rouler l'économie, comme on entend parfois, mais s'agit-il d'une économie marchande, de conquête des marchés ou de mise en marché locale ?
- L'emballage porte-t'il une mention spéciale quant aux vertus santé possibles de ces œufs particuliers ? Ceci implique nécessairement qu'il a fallu au producteur modifier l'alimentation de ses oiseaux pour rapprocher le plus possible les œufs ainsi produits de l'état normal de ce que l'œuf devrait être au départ.

Si, par contre, vous décidez d'acheter les œufs à l'intérieur d'un circuit court de mise en marché, soit directement du producteur, au marché public ou d'un marchand s'approvisionnant directement du producteur, vous avez devant vous une personne capable et heureuse de répondre à toutes vos interrogations. Vous êtes incapables d'en trouver ? Qu'à cela ne tienne, demandez-le ou exigez-le. La force collective de nos choix de consommateurs peut véritablement changer ce qui semble au départ une fatalité ou un cul-de-sac sans issue.

De plus, en agissant ainsi vous : favorisez l'économie locale, participez au maintien du tissu social rural, contribuez implicitement à un impact minime sur les ressources naturelles et, finalement, n'encouragez pas un système douteux. En prime, vous aurez des œufs qui goûteront ce que les œufs devraient goûter réellement (ne vous en faites pas trop au début, on en vient rapidement à préférer) et vous aurez peut-être la chance de saluer la jeune fille aux cheveux d'or !

La même démarche peut s'appliquer à la majorité des éléments composant notre alimentation. Et les mêmes conclusions seront obtenues avec les produits alimentaires transformés localement. Que ce soit la boulangerie artisanale, la conserverie de quartier ou le produit du terroir préparé par le fermier, un monde de saveurs non-standardisées et originales vous attend. Des découvertes étonnantes jalonneront votre cheminement de consommateur responsable, conscient de la multitude d'impacts que vos choix produiront.

Le meilleur exercice à pratiquer pour développer l'habitude de s'interroger sur son alimentation est d'en produire une partie soi-même. Un petit coin ensoleillé de son terrain transformé en potager ou un jardin de quartier permet de renouer le lien vital qui nous relie à notre alimentation. Il permet aussi de véritablement suivre nos aliments « de la fourche à la fourchette ».

## Références à consulter

- POCHON, André (1999). *Les champs du possible – Plaidoyer pour une agriculture durable*, Paris, Éditions Syros.
- POCHON, André (2001). *Les sillons de la colère – La malbouffe n'est pas une fatalité*, Paris, Éditions Syros.
- Union paysanne, 453, Principale, Saint-Germain-de-Kamouraska, G0L 3G0, (418) 492-7692,
- Équiterre, 2177, rue Masson, bureau 317, Montréal, H2H 1B1, (514) 522-2000,
- Confédération paysanne,
- Solidarité rurale, 725, boul. Louis-Fréchette, C.P. 26, Nicolet, J3T 1A1, (819) 293-6825,
- Centre paysan, 6600, Marie-Victorin, Sainte-Croix, G0S 2H0, (418) 926-1362.